

Marie Charrel
LES DANSEURS DE L'AUBE



Les Danseurs de l'aube

De la même autrice

Une fois ne compte pas, Plon, 2010 ; Pocket 2012

L'enfant tombée des rêves, Plon, 2014 ; Pocket, 2016

Les Enfants indociles, Rue Fromentin, 2016 ; Pocket 2017

Je suis ici pour vaincre la nuit. Yo Laur (1879 – 1944), Fleuve Éditions, 2017

Une nuit avec Jean Seberg, Fleuve Éditions, 2018

Marie Charrel

Les Danseurs de l'aube

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1461-8
Dépôt légal : 2021, janvier
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Sylvin Rubinstein a réellement existé.
Dans cette œuvre de fiction, il est devenu mon personnage.*

Les cendres tombent sur la ville comme une neige noire. Tandis que l'écho des sirènes déchire le ciel, les habitants évitent la foule, fuient les lieux publics en couvrant leurs visages et se terrent chez eux tels des animaux inquiets. Ils verrouillent les portes à double tour puis ordonnent aux enfants de s'enfermer dans leur chambre. Ils s'éloignent des fenêtres vibrant sous le passage des véhicules de police et allument le poste de télévision où ils observent, estourbis, les images de leurs propres rues promises au chaos. Quelles prévarications, quels péchés ont-ils omis de confesser pour que le sombre démiurge s'abatte sur leur paisible cité avec une telle violence ?

Les jours précédents, des centaines de cars venus de Suisse, Italie, Suède ont déversé sur les trottoirs des milliers d'actives, militants, black blocs, pacifistes, altermondialistes, antifascistes survoltés, rêveurs aux mœurs rebelles. Certains se sont installés sur le port, près de l'ancien marché aux poissons. Beaucoup ont battu le pavé jusqu'au Schanzenviertel, le quartier alternatif de Hambourg, berceau des mouvements contestataires du pays. Dans les squats, les cafés, les appartements étroits et les tentes jetées à la va-vite sur l'herbe des parcs, ils ont gravé leurs slogans sur des

banderoles : « Le capitalisme c'est la mort », « G20 = dictature », « Fuck la police ».

En lettres rouges, ils ont peint le mot d'ordre des trois jours à venir : « Bienvenue en enfer ».

L'enfer. Depuis le lever du jour, les habitants de Schanzenviertel ont le sentiment d'y vivre. Pendant qu'Angela Merkel, Christine Lagarde et les autres leaders du G20 devisent dans le huis-clos d'une salle hyper sécurisée, les affrontements explosent entre les forces antiterroristes et les manifestants dans le centre-ville. Près du théâtre Rote Flora, un premier cocktail Molotov vole au-dessus de la ligne formée par les militaires harnachés de casques et boucliers épais. Puis un second. Les hostilités sont ouvertes.

Dès lors, la folie s'empare de la ville : voitures brûlées, pillages, jets de pavés, canons à eau dégageant les corps des manifestants comme des fétus de paille. Des hommes hurlent. « Hambourg est en état de siège », décrivent les journalistes présents sur place. « Scènes de quasi-guerre civile ». « Les rues en proie aux flammes ».

Près de la mairie, des silhouettes d'argile défilent, zombies hantés par le spectre de la mort, des activistes aux vêtements emplâtrés de glaise dénonçant le somnambulisme des élites européennes. Au-dessus de leurs têtes, des volutes de fumée épaisse obscurcissent la ligne d'horizon : celles des véhicules incendiés dans Schanzenviertel, celles des colères légitimes, des espoirs consumés et des explosions de rage des militants déchaînés. Reclus dans leur thébaïde, les chefs d'État élaborent des accords sans lendemain tandis qu'à l'extérieur, Hambourg brûle. Partout, une colère sourde prend possession des corps. Partout ourdit une révolte brûlant les âmes et les peaux : le feu de l'adrénaline.

Le reste du monde a les yeux rivés sur la ville allemande, les ambassades angoissent, les touristes se calfeutrent dans les hôtels, pas un habitant n'ignore l'anarchie du dehors, tous tremblent, à l'exception de deux individus. Ces deux créatures à part, soudain saisies par une urgence incandescente, se moquent pas mal du G20 et des manifestations contre sa tenue. Quelque part dans Sankt Pauli, ignorant la furie du moment, se fichant du désordre et des gaz lacrymogènes, ces deux cœurs purs se découvrent. Dans un coin douteux de ce quartier où s'épanouissent les êtres interlopes et les enfants cabossés, ils échappent au chaos des hommes. Pendant que les projectiles heurtent les visages et que les vitrines des commerces explosent sous le fracas des projectiles, ils courent dans la brume avec insouciance.

Depuis la veille, ils sont traversés par une intuition folle, un instinct comme il en vient une fois dans une vie, imposant son évidence à l'être entier, plus enivrant que la plus puissante des absinthes. Pendant que les fantassins de l'ordre tendent leurs boucliers vers l'engeance révolutionnaire de Schanzenviertel, les deux gosses exaltés se frôlent et se dévoilent. Ils se touchent. Tels des animaux solitaires surpris par une rencontre inédite, ils parcourent le corps de l'autre. Pendant que Hambourg sombre un peu plus dans la confusion, ils se reconnaissent.

Cette conviction irradie leurs veines d'une énergie nouvelle, une alchimie les invitant à célébrer l'instant, à vivre plus fort puisqu'ils se sont enfin trouvés, eux qui jusqu'ici s'imaginaient seuls, ultimes exemplaires d'une espèce en voie d'extinction. Ils avaient tort. Sans se soucier de la foudre frappant le sol autour et de la fureur embrasant la ville, ils esquissent une danse. D'abord timidement. Puis de plus en plus vite, les pas de l'un invitant ceux de l'autre. Les bris de verre illuminent leurs pupilles d'enfants furieux, l'énergie brutale des rues gronde en eux. Une joie intense secoue leurs membres graciles. Ils bondissent sur

l'asphalte et savourent chaque seconde car ils sont là, vivants, ancrés au monde : désormais ils seront inséparables, ils ne font plus qu'un. Des jumeaux, à la vie à la mort.

La nuit a été courte au pied du Rote Flora, théâtre squatté depuis trente ans par des artistes, des alternatifs, des soiffards et des paumés au grand cœur. Les photographes des agences de presse se sont installés juste en face, vaguement dissimulés dans un café plus ou moins sûr. De là, le panorama sur la rue est parfait, cadré sur les banderoles tendues à même la façade du théâtre décadent : « La propriété c'est le vol », « Sauvons la planète », « À bas le G20 ». Ils n'ont qu'à attendre le bon moment. La scène idéale, celle où un activiste se pointera là, face à l'objectif, défiant le regard d'un policier patibulaire. Le genre d'images dont les journaux raffolent car résumant l'essentiel, se passant de mots : iconique.

Le photographe de l'AFP se frotte les yeux en avalant une tasse du café froid de la veille. Une migraine lui vrille le cerveau. Trois heures de sommeil et pas un cliché correct à envoyer au bureau, c'est la cata. Il se redresse en faisant craquer les os de ses longs doigts tachés de nicotine, avale un chewing-gum pour éteindre son haleine de bête, puis sort faire quelques pas, son appareil à la main – il ne s'en sépare jamais, au cas où.

La fumée des voitures brûlées appesantie par l'humidité de la nuit forme une brume étrange et poisseuse, collant au béton. La plupart des activistes dorment encore ; à 6 h 43, il est trop tôt pour que les hostilités reprennent. Pourtant il sent qu'il doit se tenir là, objectif tendu face à l'aube, les sens en alerte. Attentif. Quelque chose est sur le point d'advenir.

Il attend quelques minutes, les muscles tendus par l'intuition, ce truc que les jeunes du métier lui envient : le sixième sens du

vieux roublard. Impossible de l'expliquer. C'est comme ça, c'est tout. Il *sait*. Il doit se tenir là, patient. Autant qu'il le faudra. Une crampe commence à mordiller son avant-bras lorsqu'un bruit de talons rebondit sur l'asphalte humide du Schanzenviertel, sec et déterminé. *Voilà*. Il tend son appareil vers la brume épaisse.

Il aperçoit d'abord une main tendue vers le ciel, déchirant le brouillard enfanté par la nuit, puis un visage. Une jeune femme à la crinière noir d'ébène surgit. Elle frappe des pieds selon une chorégraphie méphistophélique, les yeux plongés dans ceux d'une créature tout aussi captivante, cheveux blonds rejetés en bataille sur les épaules, une fille ou peut-être un garçon, difficile à dire.

Leurs corps sont à demi engloutis par la brume, comme s'ils venaient de naître ici, maintenant, engendrés par le chaos de la nuit, échappés d'un rêve chamanique. *Je tiens mon cliché*. Le photographe mitraille les deux danseurs, la valse hispanique de leurs corps au milieu des détritres et des nuages accrochés à la terre, sublimes enfants. Avant qu'ils ne disparaissent, il court pour les rattraper :

- Vous êtes qui ? (Le couple lui jette un regard absent, sans interrompre sa danse folle.) Comment vous appelez-vous ? réitère le photographe, à bout de souffle.

Le garçon blond daigne se pencher vers lui et murmure, un sourire de défi aux lèvres :

- Imperio et Dolores.

Ils s'évaporent aussitôt mais le photographe n'en a cure ; il se précipite au café, connecte son appareil à son ordinateur portable et parcourt la vingtaine de clichés pris quelques instants plus tôt. Il s'agit d'être réactif. De faire parvenir son image au bureau avant les autres agenciers. Il sélectionne la meilleure photo, celle où les deux inconnus virevoltent dans la brume,

tels deux fantômes surgis des limbes. Il écrit quelques lignes en guise de légende : « Imperio et Dolores, deux jeunes dansant à l'aube dans la brume des fumigènes, quartier de Schanzenviertel, manifestations contre le G20 ».

Il clique sur le bouton « envoyer », éteint son ordinateur et commande un café avec le sentiment du devoir accompli. Il l'ignore encore, mais dans quelques heures, son cliché sera repris par la plupart des médias internationaux en Allemagne, en France, au Royaume-Uni, aux États-Unis, en Australie et en Chine. Il sera diffusé au journal de 20 heures, analysé sur les plateaux télévisés, décrypté sur Internet. Il sera admiré, copié, étudié ; il fera rêver, fantasmer et sera partagé plus d'un million de fois sur les réseaux sociaux.

Il l'ignore encore, mais la photographie des danseurs de l'aube est sur le point de changer le monde.

Première partie

La mélodie

« Nous sommes au tout début, vois-tu. Comme avant toute chose. Avec Mille et un rêves derrière nous et sans acte. »

Rainer MARIA RILKE,
Notes sur la mélodie des choses.

« Pour chercher le *duende*, il n'existe ni carte ni ascèse. On sait seulement qu'il brûle le sang comme une pommade d'éclats de verre, qu'il épuise, qu'il rejette toute la douce géométrie apprise, qu'il brise les styles, qu'il s'appuie sur la douleur humaine qui n'a pas de consolation. »

Federico GARCIA LORCA,
Jeu et Théorie du Duende.

1.

Hambourg, juillet 2017

C'est une drôle de chose, le corps. Lukas a grandi en haïssant le sien et en vénérant celui des autres. Comme la plupart d'entre nous. La chair nous obsède tous. Les peaux et leurs exhalaisons. L'alchimie étrange que leur rencontre génère. Comment elles s'attirent ou se repoussent, suivant leur propre langage. La brutalité animale vrombissant sous nos épidermes. Le sexe, bien sûr. Le sexe nous obnubile car il est partout, à la télévision, dans les magazines, au cinéma, dans les publicités mettant en scène de superbes créatures retouchées à qui nous aimerions ressembler, même si elles n'existent pas. Alors nous souffrons. Nos corps ne sont pas à la hauteur de nos rêves.

Celui de Lukas n'est pas normal. Au sens : pas dans la norme. Il l'a compris dès l'enfance. Il n'est pas assez masculin. Trop féminin. Très vite, un malentendu s'est instauré entre son corps et lui. Un flottement relevant de l'indécision. Il a longtemps choisi de l'ignorer. Tout au long de son adolescence, il s'est évertué à oublier le doute baguenaudant dans ses muscles, l'incertitude grignotant ses cellules en attendant son heure. Elle le terrifiait. Il n'entrevoyait pas d'issue à l'incompréhension où il se débattait.

Jusqu'à ce qu'il décide d'entraîner ses deux amis, Carl et Nazir, dans son périple vers Hambourg. Dans la ville portuaire a vécu l'homme grâce à qui il comprendra peut-être qui il est.

Des mois qu'ils en parlent, de cette virée. Des années, même, qu'ils rêvent de s'échapper ensemble. En primaire, déjà, tandis qu'ils se cachaient dans les toilettes pour échapper aux moqueries de leurs camarades, ils tiraient des plans sur la comète : dès qu'ils seraient majeurs, ils mettraient les voiles pour une ville où personne ne les connaîtrait. Ensemble, ils découvriraient la vie, la vraie, c'est-à-dire les filles. Eux, les trois « tocards », comme les surnommaient les autres élèves, prendraient enfin leur revanche et rattraperaient tout ce dont leur statut de souffredouleur les avait privés jusque-là.

Dans le quartier huppé de Berlin où ils ont grandi, les trois amis dénotent. Nazir, d'abord : génie de l'informatique, hacker à ses heures perdues. Son père, un imam turc installé en Allemagne depuis trente ans, chantre de la tolérance et l'œcuménisme, se montre dur avec son aîné, ignorant que depuis le CP, ses camarades le surnomment « le fils du terroriste ». Carl, ensuite, intelligent comme pas deux, esprit vif doué pour les maths, prisonnier d'un physique étrangement ingrat. D'abord joufflu, il se met, dès six ans, à pousser comme une tige folle attirée par le ciel, oubliant de s'élargir pour supporter son propre poids. À douze ans, il dépasse le mètre soixante-dix mais a déjà le dos voûté d'un vieillard et les imposantes bécicles corrigeant sa myopie, dévorant la moitié de sa face oblongue, n'arrangent rien à sa disgrâce.

Lukas, lui, a la beauté. C'est bien ce qui lui pose problème. Son visage à la Grace Kelly est illuminé par deux yeux céruléens, des lèvres charnues et une peau au velouté hypnotique. Lorsqu'ils croisent le garçonnet à l'école ou dans les parcs, les adultes ne

peuvent s'empêcher de tendre la main vers ses joues pour les caresser, comme s'il fallait vérifier que cette tendre créature appartienne bien au monde terrestre. Aucun d'eux, y compris ses parents, ne se doute qu'à l'intérieur, Lukas hurle. En lui, le conflit entre masculin et féminin fait déjà rage.

Pour l'oublier, dans l'espoir de chasser les doutes obscurcissant ses jours, il se consacre à la danse, sa passion, avec application. Tant pis si au collège, les autres gars le traitent de pédale, raillant son physique effilé dans les vestiaires. Lukas encaisse en serrant les dents. Au fond, il s'en fiche. Il a ses amis, Nazir et Carl. Ses frères. À eux trois, ils sont invincibles. Ils passent leurs samedis ensemble, à désosser les ordinateurs et enchaîner les jeux vidéo. Nazir craque les codes leur permettant de tester en ligne les jeux américains avant leur sortie officielle en France. Derrière un écran, le physique ne compte plus. Leur liberté n'a pas de limite.

Ils ont dix-huit ans, désormais. Ils viennent de décrocher le bac, se préparent à entamer leur première année en informatique à l'université technique de Berlin. Carl et Nazir ont convaincu Lukas qu'apprendre à programmer serait la meilleure façon d'approfondir leur passion commune pour les ordinateurs – et de gagner leur vie, plus tard, sans trop de difficultés. Ils sont majeurs, ont survécu au lycée, et ils comptent bien fêter cela.

Depuis la gare, ils foncent au studio réservé quelques semaines plus tôt sur Internet, au cœur de Sankt Pauli, près du Reeperbahn, le quartier des plaisirs de Hambourg. Ce grand boulevard où les gars comme eux, post-adolescents, introvertis souffreteux et autres curieux, sont libres d'étancher leur soif de plaisirs affriolants et fantasmes inavoués.

- Alors, on y va ? trépigne Carl.
- On fait comme on a dit. On part ensemble et on se retrouve plus tard, propose Lukas.

Lui a d'autres plans. Ses amis savent qu'il n'est pas ici pour les filles. Ils n'ont pas posé de question. Carl et Nazir se dirigent d'un pas faussement déterminé vers les néons criards des clubs de strip-tease, tandis que Lukas bifurque dans une venelle sombre. Il chasse de son esprit ses parents, Berlin, les réponses qui l'attendent dans la capitale. Ici, à Sankt Pauli, commence son pèlerinage. Dans la lumière vespérale du jour déclinant, il se lance sur les traces de son idole, sa muse, celui par qui naît l'espoir : Sylvain Rubinstein.

REMERCIEMENTS

Je remercie infiniment Kuno Kruse, biographe et ami de Sylvin Rubinstein, pour m'avoir emmenée sur les traces du danseur dans les rues de Sankt Pauli, à Hambourg. Je recommande chaudement la lecture du livre qu'il a consacré aux jumeaux.

Merci à Dana Burlac et Lize Veyrard, mes éditrices de choc, et à Marie Eugène, qui a vu naître ce projet. Merci à Muriel Beyer, que j'ai eu la joie de retrouver sur ce projet.

Merci à Anne Rosencher et Marine Deperne, qui ont partagé leur passion du flamenco avec moi, au théâtre El Duende.

Merci à Adeline Fleury pour ses précieux conseils, à Nicolas Houguet pour son soutien et sa bienveillance, à Jacqueline Zana-Victor pour ses encouragements.

Merci à Cristo Garcia, avec qui j'ai découvert les nuits andalouses de Grenade, à Nathalie Conte qui, là-bas, a fait preuve d'un infini courage pour tenter de m'enseigner quelques pas, sans oublier Manuel Jimenez, pour cette immersion dans le quartier gitan de la ville.